

# Le livre de Régis

---

## *La Résidence*

### Episode 1

Je suis assis au beau milieu du jardin comme souvent lorsqu'il fait beau. Tout autour d'autres personnes sont assises également mais à bonne distance, toujours, je ne sais pas trop pourquoi. Et je bouquine, tu vois, je me détends.

Parfois je fais mes comptes de la semaine, ou je mets à jour des statistiques de fréquentation ou bien je pense à ma liste de courses ; mais non, là je suis plutôt affairé à glander.

Bon, mais je sens bien que quelque chose d'anormal se produit. D'habitude il y a un peu de bruit, au moins le piaillage des oiseaux, un avion dans le ciel, un enfant qui crie parce qu'il s'amuse dans le terrain d'à côté ou juste un type qui passe dans le jardin portant des claquettes qui font *clap clap clap clap* - on devrait appeler ça des *clapettes* d'ailleurs. Enfin ce n'est que mon avis. Les publicitaires ont dû y penser.

Et puis non, rien de tout ça.  
Un silence de mort.

Du coup ça m'inquiète, je me dis que je suis peut-être en train de devenir sourd. J'essaie de claquer des dents : je m'entends claquer des dents. Peut-être que j'entends ce son par caisse de résonance dans mon crâne. Alors je tape dans mes mains, je m'entends taper des mains. Je réalise qu'en agissant de la sorte ce n'est pas étonnant que personne ne m'approche de plus près.

Je regarde autour de moi. Evidemment, il y en a deux ou trois qui me dévisagent, je leur dis un peu fort "*vous voulez ma photo ? want my picture ?*" Là mon regard se suspend sur une personne que je n'avais pas remarquée dans le jardin dix minutes plus tôt. Je ne vois pas son visage : elle est là, tête baissée avec ses longs cheveux de jais tombant en avant et ses mains tricotent dedans dans un mouvement répétitif. On dirait vraiment qu'elle tricote la fille.

Ses mains vont du haut vers le bas, et du bas vers le haut, et vas-y que je te démêle une mèche, et une autre. Elle a de très belles mains nacrées. Ca contraste drôlement avec ses vêtements noirs. Un petit maillot tout simple, manches courtes et puis le reste je ne le vois pas.

Bah non, je ne peux pas le voir parce qu'elle est dans un taillis. Non mais, imagine, elle est dans un buisson, la fille. Pas à côté, pas derrière, dedans.

Alors toute affaire cessante, je m'interroge : déjà qui c'est cette ahurie ?

Ensuite : qu'est-ce qu'elle fout avec ses cheveux dans un fourré ?

Et puis surtout : pourquoi ce genre de trucs m'arrive à moi ?

La journée était presque terminée, j'étais tranquillement installé dans le jardin à me satisfaire d'être détendu - d'ailleurs je pensais tout à l'heure "*qu'est-ce que je suis détendu !*" et voilà que l'autre énergumène se pointe pour ruiner MA FIN D'APRES-MIDI.

Je ne sais pas ce qui me prend, je me lève de ma chaise longue, brusquement, en réussissant presque à m'étaler par terre et je décide d'aller la voir. La conscience professionnelle, quoi. Pendant ce temps-là elle continue à dénouer sa broussaille. Plus je m'approche, d'un pas décidé, plus j'ai le sentiment de ne rien entendre : en fait même le bruit de mes pas sonne faux sur le gazon sec - ne pas oublier de l'arroser après 18h00.

J'aurais déjà dû être à sa portée. C'est comme si j'étais sur un tapis roulant et les autres pour une fois ils ne me remarquent pas. Pourtant c'est plutôt drôle, ça, un type qui fait du surplace d'un pas décidé !

Que nenni, je m'obstine et je finis par arriver à sa hauteur. Ça m'a bien pris quinze minutes pour faire dix mètres. Il y a même un type en *clapettes* qui est repassé dans l'autre sens en coupant ma trajectoire sans même me calculer. J'essaie de l'interpeler avec un "*non mais oh, look where you walk hé, malappris !*" pourtant je n'ai pas la certitude que le moindre son soit sorti de ma bouche.

Et l'autre, elle, toujours à manipuler sa filasse sans broncher.

Là j'arrive à articuler : "*hello, t'es nouvelle ? You're new ? Speak french ? T'as pas l'impression d'être dans un buisson ? Faut pas rester là, hein. Don't stay here, take a chair, y'en a plein dans le garden.*"

Elle s'arrête. Elle se redresse et elle me lance un regard aussi noir que ses cheveux. Elle est peut-être à la masse mais tout de même, elle est jolie. "*What's your name ? You're new ? Need help or something ?*" que je lui balance fermement. D'un coup, je vois ses lèvres généreuses se retrousser et s'agiter comme si elle voulait dire quelque chose sauf que je n'entends rien décidément. Je lui dis "*j'entends rien, don't hear anything*". A peine ai-je prononcé ces mots que je ressens clairement à l'intérieur de ma tête, dans un français très approximatif : "*je suis Emelyne, j'ai besoin de toi*"

## Episode 2

Le lendemain, sur le coup de neuf heures, je musarde dans la buanderie où chaque jour je dois laver des draps et des serviettes et des taies d'oreillers. C'est un endroit que j'aime bien la buanderie ; généralement on me fout la paix, j'écoute la radio et je ne suis pas con, j'ai planqué une réserve de rhum arrangé maison - attention pas n'importe quoi, j'ai lu des recettes sur internet - histoire de passer le temps confortablement en regardant le tambour des machines tourner à vive allure.

Comme par hasard, je vois débarquer Sophie - pas moyen d'avoir la paix - la responsable des activités sportives avec un sourire jusqu'aux oreilles et elle me dit comme ça *"Albert m'a suggéré de te parler du cours de méditation que j'anime le matin pour les résidents. Il paraît que tu es un peu à cran en ce moment, ça pourrait te faire du bien"*

Je prends le temps d'assimiler l'information. Il est clair que je turbine moins vite que mon lave-linge et j'y réponds tout bonnement : *"et quoi ?"*

Elle éclate de rire *"mais si allez viens, c'est dans dix minutes, ça va te faire du bien"*. Je prétends essayer de sourire et je commence à plier du linge. Forcément, elle tient à m'aider des fois que j'aurais oublié dans la nuit comment on plie la literie alors je lui dis *"je te préviens, la dernière fois que j'ai fait un truc transcendantal c'était y'a au moins dix ans et j'ai un pote qui s'est défenestré tout seul en tout cas c'est ce que la police en a conclu"*.

Ça l'a bien calmé, elle se fige en continuant de sourire bêtement mais ça ne la fait pas taire pour autant : *"non mais de la méditation, Régis, pour te détendre et te recentrer sur toi-même. C'est cool Régis."*

*"Hé bah okay"* je lui balance, *"je vais venir mais tu es prévenue Sophie. T'es une chouette nana, pour ça je vais venir mais après t'iras pas te plaindre si ça part en sucette"* que je lui envoie en pointant mon index vers la fenêtre.

*"Au pire, c'est au rez-de-chaussée"* qu'elle me dit en faisant demi-tour. Je ne vois pas le rapport. Mais je ne suis pas le genre à me laisser abattre. En deux temps trois mouvements je finis de ranger ce qui traîne dans le sèche-linge et je me précipite dans ma loge.

Sur la route, je traverse le jardin, il y a un type qui me baragouine un truc du genre *"where can i find the PQ"*, je le calcule même pas, limite à se sentir outragé et pris d'un remord, je lui dis *"sorry, emergency, got to do méditation"* !

Dans le placard au fond à gauche, deuxième étagère je retrouve un vieux pyjama gris - celui que je portais à l'époque où je pratiquais le fitness sous amphét' avec ma bande. Pile quand je commence à l'enfiler, je sens un truc dans mon dos. Je me retourne comme je peux, avec un pied coincé dans la jambe du pantalon et l'autre qui danse un jerk pour tenir l'équilibre.

Mais d'abord je ne vois rien. C'est seulement lorsque j'entends du bruit dans le lavabo que je percute que le visage d'Emelyne est apparu dans le petit miroir à rebord plastique blanc que j'ai cloué au-dessus des robinets. Je gueule un coup parce que bon, ça surprend. J'arrive à me ressaisir toujours en position de la grue qui s'habille au réveil, et je crie dans la direction du cadre *"non mais sérieusement ça va pas bien, tu ne peux pas juste apparaître en frappant à la*

*porte comme tout le monde, je suis en slip là. Tu ne vois pas que je suis en slip ? Understand ? I'm in slip. Seriously, t'es pas un peu malade ? C'est mon intimité là, intimacy comme les serviettes et puis en plus il est troué mon slip ! Vas-y retourne-toi, move, turn on yourself là !"*

Elle finit par disparaître rapido - preuve qu'elle est sourde que quand elle veut celle-là aussi. Est-ce que je ferais ça moi ? Non, je suis poli. Si j'ai quelque chose à dire à quelqu'un, j'attends qu'il soit disposé. Et là honnêtement je n'étais pas disposé. Merde.

Je trouve un t-shirt sympa à motif psychédélique pour faire raccord avec l'activité - ça fait plus professionnel tu vois ce que je veux dire ? - et je l'enfile en vitesse histoire de ne pas arriver en retard. J'aime pas ça, quand j'arrive à la bourre et que la porte grince en entrant dans la pièce avec les autres qui peuvent pas s'empêcher de te faire remarquer que tu n'es pas à l'heure.

Des fois, je réponds "*décalage horaire, sorry*" mais ils n'ont pas d'humour. Il y a que moi qui rigole, c'est pénible. Je fais pour sortir de la loge. Pas moyen d'ouvrir la porte. Pourtant je l'avais ajustée l'hiver dernier lorsqu'elle avait gonflé. C'est comme si quelqu'un tenait la poignée de l'autre côté. Je commence par insulter la porte en donnant un bon coup de pied dedans histoire de jauger la gravité de la situation et c'est là que le lavabo se remet à gargouiller.

Je percute : "*très drôle Emelyne, very funny, je suis en retard, i'm late quoi*". Tu le crois ou pas, la porte s'ouvre brutalement, je m'affale par terre sur le carrelage et derrière la porte ça n'a pas manqué : Emelyne de toute sa hauteur en contre-jour à cause de la fenêtre du couloir.

"*I need your help, now*" me murmure-t-elle à l'oreille. Je ne sais pas comment elle fait ça, mais elle est sur le pas de la porte, moi je suis le cul par terre et c'est comme si sa tête et ses mains étaient posées sur mes épaules. Je sens son poids, sa tiédeur et son odeur de sous-bois dans mon cou.

J'y porte la main quand même pour vérifier : rien. Alors je lui envoie "*Je sais, Emelyne, i know. Tu radotes. On a qu'à dire qu'on se voit dans trente minutes, d'accord ? Et tu me racontes tes misères mais là c'est mort. It's dead. I have to go to the méditation avec Sophie. You know Sophie ?*"

Elle reste plantée là trois secondes, statique et elle finit par libérer le passage dans un quart de tour droite vers le couloir.

Je me relève en couinant. Il faudrait vraiment que je fasse un peu plus d'exercice physique. Et je me dirige vers l'atelier de méditation de Sophie - en retard - où évidemment quand j'ouvre la porte, elle grince et tout le monde me regarde en coin avec des yeux de merlan frit.

"*Hello, sorry décalage horaire tout ça. You see my t-shirt? Classe hein ? J'ai raté quelque chose ?*"

Sophie me sourit. Je présume qu'elle est victime de paralysie faciale. Elle m'indique un endroit où m'asseoir d'un geste lent. Son doigt pointe sur un gros coussin rond de teinte indéfinie entre le mauve et le rouge selon l'angle de vue.

"*Je te préviens Sophie, si ce truc est un coussin péteur, je me tire*"

- Ce siège traditionnel est appelé zafu. Il est rempli de kapok. J'ai préféré ne pas lui demander de répéter.
- Il est posé sur un zabuton.
- Un tapis.
- Zabuton est le nom exact.
- De la famille des tapis rembourrés, n'est-ce pas ? Ah non, elle n'a pas de paralysie faciale. Elle sait aussi faire la gueule.

Après l'énoncé des consignes, la quinzaine de participants se fige en tailleur. Le nom de cette position porte à confusion. Ils sont tous en pyjama, que ce soit bien clair. Je ne voudrais pas semer la confusion dans cette description. Ils sont en tailleur et en pyjama. Chacun d'entre eux. Hommes et femmes. Les deux.

Juste avant que la séance ne commence pour de bon, Sophie glisse un "*nous sommes partis pour deux fois vingt minutes*". Je la regarde d'un air mauvais et je me rends compte que tout le monde est déjà dans le gaz. Ils regardent tous droit devant eux la tête un peu en avant, le dos bien droit, les fesses enfoncées dans leur coussin péteur traditionnel, les bras le long du corps, les mains sur le haut des hanches.

Ce n'est pas la définition que je donnerais de la détente.

Puisque j'étais coincé avec la tribu des contemplatifs, j'ai tenté le coup de suivre les consignes : premièrement, se concentrer sur sa respiration et suivre le mouvement de l'air. L'air va dans mon nez et il vit sa vie jusqu'à ce qu'il décide de ressortir généralement sans que je n'aie besoin de le lui demander. Deuxièmement, je vérifie ma posture. Bien droite, assis confortablement mais pas trop sinon ce n'est pas assez rigolo. Les yeux dans le vague comme un lendemain de cuite. Troisièmement, je prends conscience de mon environnement tout en veillant à maintenir l'attention sur les deux premiers points. J'entends rien. Ah si, j'entends que mes intestins souhaitent s'exprimer. Un oiseau. Un coucou. Coucou l'oiseau. Un grincement de porte. Ah ! Je ne suis pas le plus en retard. Tiens, je vais me moquer de celui-là. Ne pouvant pas orienter mon regard - jeu de la méditation oblige - j'essaie d'utiliser les autres sens. J'entends le froissement d'un tissu, une respiration lente, ah non ça c'est moi, un type à côté qui remue des fesses avant de reprendre sa posture, j'ai envie de lui demander s'il connaît cette fille. Mais il a tellement l'air investi dans sa méditation que je vais attendre qu'il ait terminé.

Une forme en mouvement entre dans mon champ de vision, c'est Emelyne qui s'impatiente. Elle a vraiment l'air en colère : juste en face de moi, tout pour me déconcentrer, et personne ne dit rien. J'imagine que c'est encore à moi de m'occuper de ça !

## Episode 3

*Notre héros, Régis le régisseur, est un individu patibulaire mais presque. Il mène une vie paisible au sein de la Résidence. Ce lieu mystérieux est un ancien monastère appartenant à une communauté éclectique composée de chercheurs et d'artistes ayant en commun un certain intérêt pour le New Age. Recevant tout au long de l'année des invités de marque pour débattre sur le sujet, le lieu accueille également des amateurs de ce mode de vie pour des séjours de remise en forme. Régis est assez loin des considérations ésotériques comme il vous a été donné à lire dans les précédents épisodes. Cependant, l'apparition soudaine de l'étrange Emelyne commence à lui courir sur le haricot. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et Régis compte bien remédier au problème...*

---

*Listen Emelyne, t'es bien gentille et tout mais honnêtement t'es drôle. Déjà que tu ne parais pas dans ton assiette, faut que tu apparaises et disparaisse tout le temps. C'est ton truc, it's your trick, okay, mais ça me saoule. Ma patience a ses limites. I don't know how you say this; but je vais te dire une bonne chose : avec moi you have to be clear. Être clair, c'est comme ça qu'on dit ?*

D'abord elle ne dit rien, assise sur mon lit, tellement elle ne pèse rien, la couette n'est pas froissée. Et puis elle me sort (mais de l'intérieur, tu vois le topo) :

- I need your help.
- Tu me l'as déjà dit, poupoule. *You have tell me this again*, poupoule.
- Murderers. Find them. Please.
- De quoi ?
- Mur-de-rers. Find them.
- C'est un jeu ? Des devinettes ! Tu veux me faire deviner qui est le meurtrier. J'ai le droit à combien de questions ? Est-ce que le meurtrier est un homme ? J'ai un gage si je me trompe ? Qu'est-ce qu'on gagne à la fin ?

Quelqu'un toque à la porte. Je me retourne, j'envoie un "c'est occupé" avant de me raviser avec un "c'est quoi ?", puis un "c'est pour qui ?" Merde !

- Christian. Diner is served. Repas servi, prononce-t-il avec un sévère accent allemand.
- Merci Christian. *Charrive. Ich coming. Achtung.*

Je l'entends qui s'éloigne dans le couloir. Curieusement je ne l'avais pas entendu arriver. Si j'avais une carte vitale en cours de validité, j'aurais peut-être pu envisager d'aller voir un ORL pour fixer ce problème d'audition. Un bon coton-tige imprégné au *Destop* fera l'affaire, j'en suis convaincu.

Quand je me retourne, Emelyne n'est plus là. Elle a des soucis cette fille, déjà qu'elle ne parle pas des masses, en plus elle est du genre sauvage. Tu lui manques d'attention deux minutes et hop envolée par la fenêtre. Quelque part, je la comprends. Elle propose un jeu, c'est idéal pour faire connaissance et moi je ne sais pas tenir en place cinq minutes. Fallait pas qu'elle

s'attende à mieux de ma part, je n'ai jamais eu d'intérêt pour les relations humaines. En plus la plupart du temps, je n'y comprends rien. Enfin quand même là, je suis tombé sur un sacré lot !

Je vais fermer la fenêtre, à tout hasard je jette un œil dehors. Personne. Imagine qu'en sautant elle se soit loupée et qu'elle soit rétamée dans la pelouse en train de pleurer sa mère; ça pourrait arriver. Moi, ça m'est arrivé plusieurs fois. Généralement c'était plutôt quand j'étais bourré et que je me trouvais dans une maison où il y avait des trucs qui m'intéressaient mais que les propriétaires ne tenaient pas spécialement à me les prêter. Quand il y a des orties pile sous la fenêtre, je ne te raconte pas la haine. Et les chiens dans le jardin ! C'te frousse.

L'appel de la bouffe me ramène à des pensées positives comme dit souvent Sophie-qui-sourit-tout-le-temps. Je sors de la loge pour rejoindre la salle à manger en traversant les longs couloirs jonchés d'immondices qui attendront jusqu'à demain pour être ramassées. Chaque chose en son temps, hein. Là j'ai la dalle.

Sur une ardoise à l'entrée du réfectoire, en face des cuisines, je vois le menu :

Entrée - salade de quinoa façon thaï (tant pis)

Plat 1 - Tourte aux brocolis et carottes à la moutarde (plutôt mourir)

Plat 2 - Conchiglioni farcies à la ricotta et épinards (dans le doute abstiens-toi bien, ça risque de bouger un peu)

Plat 3 - Lotte pochée et poêlée aux salicornes ( ... c'est pas un département la lotte, et le château de Salicorne, ou un truc du genre ? Oh, ce doit être une spécialité locale.)

Dessert - sans importance.

Ils ne peuvent pas juste faire de la purée et des saucisses comme tout le monde ? Je fais volte-face direction la cuisine et je dis à Franz, le chef cuisinier joufflu : « *dis-donc, ce n'est pas parce que t'aimes pas les frites qu'il faut en priver les autres, hein. Quand c'est que tu me fais des frites, Franz ? DES FRITES !* »

Il me regarde de biais en relevant ses gros sourcils, ses énormes bras et ses gigantesques mains couvertes de farine. Je crois bien que ce n'est pas le moment de le déranger. Puis d'abord c'est quoi des con-chi-gli-nini ? Un genre de pâtes, je suis sûr. Il pourrait écrire DES PATES AU FROMAGE au moins tout le monde comprendrait au lieu de ça, il ne peut pas s'empêcher de ramener sa science.

- Tiens, maintenant que je suis là, tu vois qui c'est Emelyne ?
- Régis (il prend une grande inspiration) sors de ma cuisine.
- Je ne savais pas que tu faisais l'acteur aussi. Sinon tu l'as rencontré la fille dont je te parle ?
- Si je te réponds, tu t'en vas ?
- Allez crache le morceau, quoi. Une grande brune bizarre qui parle plutôt anglais... De toute façon, tu sais bien que je t'aurai à l'usure. Des frites Franz.
- Ecoute, Régis (Il souffle un bon coup et forme un nuage de farine au-dessus du plan de travail. Il a vraiment l'air fin !) ça me dit vaguement quelque chose. Mais ça remonte à deux ou trois semaines. Une fille qui disait s'appeler Emelyne effectivement est venue dans la cuisine pour me demander s'il resterait par hasard un truc à manger. Je lui ai répondu qu'il n'y a pas de "truc" dans ma cuisine. Il n'y a que des ingrédients du bonheur, d'accord ? Elle avait l'air d'avoir sauté plusieurs repas, tu vois elle était sûrement en carence. Ce qui est très triste. Elle était très triste. Alors je lui ai fait un petit sandwich. Un quart de baguette, pas plus. Coupé en deux, toasté, à peine grillé.

J'ai frotté le pain avec de l'ail et j'ai versé un peu d'huile d'olive. Ensuite j'ai garni l'intérieur d'une feuille de chêne, quelques noix, tomates, basilic, origan...

Il est en train de revivre sa recette, le mec. Il mime les gestes, on dirait qu'il tient entre ses gros doigts poilus le bout de baguette grillée. Et il pioche dans l'espace un autre ingrédient, il saupoudre du vide, c'est presque émouvant. J'essaie de croiser son regard mais il est complètement absorbé par son sandwich. Quand il a fini de préparer sa recette, je t'assure, on aurait dit qu'il allait se mettre à pleurer.

- Et heu... elle a bien aimé ton sandwich, la fille ?

Il se redresse en s'appuyant sur le plan de travail, avec son air de chien battu et il murmure presque "*j'espère... elle a à peine eu le temps de l'entamer. Albert a débarqué en furie. Tu sais comment il est. Et il s'est engueulé avec la fille. Ils sont sortis de la cuisine. Le sandwich gisait là, sur la table*". Comme il me montrait l'endroit exact sur la table, je me suis senti obligé de regarder dans cette direction un moment, avant de revenir vers lui :

- Ils s'engueulaient pour quoi au juste ?
- Oh, j'ai pas trop bien compris. Je crois qu'elle n'était pas sur la liste des réservations. Elle disait qu'elle connaissait quelqu'un à la résidence, et qu'elle était attendue. Albert lui a répondu qu'elle ferait mieux de se tirer vite fait, qu'elle essayait juste de resquiller. Pourquoi ça t'intéresse cette histoire, Régis ? D'habitude, tu t'en fous des gens qui vont et viennent ici.
- Crois-le ou pas mon bon Franz, si c'est bien elle, elle est REVENUE et elle est PAS CONTENTE...

Un bruit de vaisselle cassée suivi d'une série de hurlements ont mis fin à notre conversation et je me suis précipité dans le réfectoire pour constater les dégâts, laissant Franz à ses considérations sur la nature gastronomique humaine.



## Episode 4

En entrant dans le réfectoire, j'ai tout de suite compris qu'il venait de se passer un drame ; quelque chose d'assez grave pour que toute la tribu se tienne en chien de faïence. Pas un seul bruit. Même pas Albert, qui pourtant d'habitude n'en manque pas une pour s'exprimer verbalement un peu plus fort que les autres.

L'unique longue table qui traverse toute la pièce accueille les résidents pour les trois repas quotidiens, les pauses café, les tisanes avant d'aller se coucher et parfois même des réunions pour les gentils organisateurs que nous sommes.

Là autour de la table, une dizaine de résidents et d'organiseurs debout : Albert le boss, Sophie-qui-sourit, une nana avec un gros turban multicolore sur la tête et plein de bijoux aux mains et autour du cou, Christian le philosophe allemand avec ses lunettes à gros bord, Emile le sculpteur pervers qui peut pas s'empêcher de mouler des nichons avec tous les matériaux qu'il a à portée de main, et trois ou quatre autres types avec des bandanas multicolores sur la tête et des tatouages moches sur les bras représentant des animaux de la jungle.

Ils se tiennent debout et regardent par terre en direction de l'autre côté de la table. Comme ils n'ont pas l'air de vouloir bouger, je fais le tour pour aller voir ce qu'il y a de si important. Et bah mon vieux, c'est la Suzanne de Lausanne qui s'est effondrée de sa chaise. Elle gît au sol les yeux révulsés dans une flaque de ce qui doit être de la pisse mélangée à de la porcelaine brisée et de la soupe dégueulasse.

- On va peut-être appeler les pompiers, non ? que je balance à la cantonade histoire de briser le silence.
- Certainement pas, s'excite Albert. Nous allons gérer ça entre nous comme d'habitude. Tu m'as compris, Régis ? COMME D'HABITUDE.

Je le regarde perplexe pendant un moment et puis je reviens sur Suzanne. Pourvu que ce ne soit qu'un "petit malaise". Désolé ma grande. Après la troisième claqué (revers main droite) envoyée juste au niveau de l'oreille gauche, ma Suzanne revient à elle. Rapidement Albert et Christian arrivent avec un verre d'eau, une trousse à pharmacie et un seau et une serpillère.

J'ai juste le temps de demander à Suzanne si elle peut m'entendre et me voir. Je lui montre trois doigts, elle me dit : "Em... em.." Ouais, la réponse était trois. C'est rien on réessaie. Je lui montre quatre doigts en mimant la réponse avec ma bouche. Elle dit : "*Elle était là. Elle était là... devant moi. C'est impossible... Albert, c'est impossible*". J'ai été obligé de lui donner la réponse. Non, Suzanne, t'as dû avoir un sacré coup à l'arrière du crâne, la réponse est quatre. QUATRE SUZANNE.

Albert m'écarte avec son bras et me montre le seau et la serpillère. Je présume que je suis aussi payé pour ça. "*Nous allons l'emmener dans sa chambre, et lui donner des sédatifs. Quelqu'un devrait rester à ses côtés. Sophie ?*"

- Entendu, j'annule la séance de yoga ashtanga ?
- Evidemment que tu annules la séance ! mitraille Albert à faire résonner les murs.

Une fois Suzanne évacuée, les autres résidents retournent à leurs activités. Sauf la nana au turban. Elle reste plantée là au milieu du réfectoire avec un regard à foutre les jetons dans ma direction. Enfin pour être très clair, elle regardait à travers moi - comme si je n'existais pas. Alors je continue de nettoyer la pisse, la soupe et la porcelaine avant qu'elles ne s'incrustent entre les lames du plancher. Après ça pue, c'est une HORREUR. Surtout la soupe de Franz. Je dis quand même à tout hasard : "*ça va m'dame, vous n'allez pas me faire un malaise aussi des fois ? parce que si on pouvait éviter ça m'arrangerait, j'ai pas que ça à foutre de nettoyer la merde des autres, voyez ?*"

- Je la vois aussi, dit-elle d'une voix d'OUTRETOMBE.
- Hein ? Je suis sûr que c'est la bouffe, ça. Il a dû se gourer dans ses épices mon bon Franz et il a confondu sa réserve de LSD avec le curry ou un truc du genre. Qu'est-ce que vous voyez m'dame ?
- Là devant l'armoire, je ressens une énergie extrêmement négative. Quelqu'un est ici et nous veut du mal.
- Où ça ?

Je me tourne vers l'armoire et je crois bien avoir fait un bond d'une vingtaine de centimètres en arrière exactement comme ces chats qu'on filme en train d'avoir peur et qui permettent à des cons sur internet de gagner de l'argent parce que d'autres cons ne peuvent pas s'empêcher de regarder. J'enchaîne sur une position self-défense, balai serpillère. Je distingue accroupie à moins d'un mètre de moi, la silhouette floue d'une femme au visage caché par de longs cheveux noirs.

- Tu m'as foutu une de ces frousses ! Je me retourne sur le turban magique et je lui dis : mais nan, c'est rien ça, c'est Emelyne ! Elle est un peu patraque en ce moment.
- Tu peux la voir ?
- Bah ouais j'suis pas aveugle, hein.
- Est-ce que tu peux l'entendre ?
- D'habitude oui, mais là elle ne parle pas donc heu... Et j'ai quelques problèmes d'audition. Mais j'vous vois venir, ce n'est pas ce que vous croyez...
- ...Je peux pratiquement voir son aura. Essaie de la garder ici. Je vais tenter de rentrer en contact avec elle en pratiquant un RITUEL CHAMANIQUE.
- Il est interdit de fumer dans le réfectoire, madame. Chamanique ou pas chamanique, *chamar* pas.
- Appelle-moi Amanda, mon chou. C'est la plus excitante expérience de spiritisme qu'il m'est donné de réaliser. Et tu vas m'aider.
- C'est ça. Je suis dans une maison de fous.

Elle sort d'une espèce de sac de course en tissu à motif Krishna et cetera une boîte en bois sombre couverte de dorures et de ce que j'assimile à des brillants en plastique coloré.

Pendant qu'elle déballe tout son attirail, je me retourne sur Emelyne. Elle s'est redressée d'un coup, plus énergétiquement que d'habitude. Je tends le bras vers elle pour éviter qu'elle s'approche : "*fais gaffe Emelyne, t'es pieds nus, tu vas te couper, y'a des p'tits bouts de porcelaine partout, little pieces of porcelaine, dangerous cut your foot, okay ?*"

Mais elle est moins intéressée par ce que je lui raconte que par le cinéma d'Amanda l'extralucide. Est-ce qu'être ultra lucide c'est comme être ultra sobre tout le temps ? Tu

m'étonnes après que tu pêtes les plombs... Elle devrait arrêter ça et se mettre au rouge. Le rouge, ça détend.

Amanda avait allumé une bougie de cire noire et s'était fichu un cristal rose sur le turban pendant ce temps-là. Elle a répandu sur la table des petits objets curieux et plutôt jolis. Sauf un bout de bois vraiment crade orné d'os de poulet ou d'un autre volatile quelconque, on dirait un hochet ou un bilboquet, tu vois ce que je veux dire ? Mais si quelqu'un offre ça à un gosse, c'est clairement pour que le gosse devienne insomniaque pour le restant de ses jours.

Alors elle secoue son hochet d'une main et remue ses galets sur la table de l'autre main, en baragouinant ce qui ressemble à des formules magiques. Derrière moi, je sens du mouvement. Emelyne a le nez dans l'armoire flamande.

- Tu cherches quelque chose ? Tu veux une assiette ? T'as pas mangé c'est ça ? Look for something ? Want food ? Hein, Emelyne, tu as faim, angry ? ou hungry je ne sais jamais.

Elle se tourne brutalement vers moi et envoie façon lancer de disque une assiette plate qui manque de m'arracher le lobe de l'oreille droite. L'assiette finit à quelques mètres d'Amanda qui est toujours occupée à réciter des conneries.

- Hé ho, ça va bien, dis ! J'taime bien mais la vaisselle ça coûte cher. Qui c'est qui va payer, who is going to pay ? I love you but attention. My patience has ses limites, you see ?

Je vois bien qu'elle est repartie pour balancer une assiette alors cette fois je réussis à attraper l'assiette avant qu'elle ne la lance. Enfin pas exactement. Disons que j'accompagne le geste olympique d'Emelyne et je me retrouve à terre. Sans me vanter, je ne suis pas un athlète de haut niveau (tout ça parce que je n'aime pas porter le lycra) mais j'ai une bonne condition physique, tu vois. D'habitude, pour réussir à me mettre à terre comme elle l'a fait, il faut sévèrement m'imbiber d'alcool fort ou s'y mettre à plusieurs. Sa force est juste SURNATURELLE.

Le temps que je me relève, elle a réussi à faire exploser une dizaine d'assiettes, et voilà qu'elle crie maintenant. En fait, je devrais plutôt dire qu'elles crient toutes les deux. Je te raconte pas le vacarme du diable entre les assiettes qui explosent, l'*ultra-enturbannée* en transe qui se balance d'avant en arrière et Emelyne qui s'exerce pour les prochains jeux olympiques... la moutarde m'est montée au nez. Et je n'avais pas encore mangé.

D'un bon je me jette sur Emelyne pour la ceinturer. En amateur de catch que je suis, on appelle ça la prise de l'ours. Un gros câlin un peu trop affectueux pour neutraliser l'adversaire et surtout limiter la casse.

Son corps est sec, lourd, il est gelé et il pue la mort. J'ai l'impression de transporter un congélateur ouvert. Le contact de la peau de ses bras sur les miens, de ses cheveux dans mes yeux, de ses genoux et de ses pieds dans mes hanches, tout est glacial. Elle irradie de la froideur.

Ça ressemble à une vilaine fièvre. Elle a chopé un mauvais virus et ça lui est monté au cerveau, elle essaie de s'échapper de mon emprise comme une anguille mais cette fois c'est

moi le plus fort et puis c'est tout. J'essaie de jeter un œil à Amanda, mais je ne vois plus rien. Ou plutôt je ne vois plus qu'Emelyne. Au risque d'être mal interprété, je suis DANS Emelyne ou quelque chose du genre. Et à part elle, plus rien. Plus d'Amanda l'hyper-sobre, plus de porcelaine explosée, plus d'armoire, plus de réfectoire, juste un grand trou noir. Emelyne et moi, le gros panard.

Quand j'ouvre les yeux, je suis dans ma loge. Sur mon lit, tout habillé et à mon chevet Albert et Sophie. "*Ce n'est pas trop tôt*" me gueule Albert, "*Amanda m'a tout raconté. Je suis fier de toi Régis. Je savais qu'en te recrutant nous avions fait un excellent choix.*" Il me donne une bonne tape sur la rotule avant de sortir de la chambre.

- Il est content là ? que je demande à Sophie, en essayant d'ouvrir les yeux.
- Il paraît que tu as chassé un esprit frappeur, dit-elle en souriant évidemment.

Je tourne la tête sur ma gauche. Elle est blottie sur mon épaule, les mains nichées sous mon bras et les jambes recroquevillées sur elles-mêmes contre mes jeans sales, et elle pue la mort.

- D'accord Sophie. Je crois qu'on a besoin de dormir un peu. Si tu veux bien te tirer de ma turne... ah et Sophie autre chose...
- Oui ?
- Je ne vais pas bosser demain. Arrêt maladie. Je sens que j'ai de la fièvre, tout ça, tout ça...

## Episode 5

Est-on contraint de devenir régisseur quand on s'appelle Régis ? Je suppose que non, puisqu'il doit y avoir des Régis qui bossent dans d'autres domaines d'activité. Mais ce que je veux dire c'est : est-ce qu'on prend davantage son pied avec un métier dont le nom commence par les mêmes lettres que son propre prénom ? Voilà le genre d'idées qui me passent par la tête en général. Je peux penser à ce genre de questions pendant des heures. Je ne vois pas le temps passer. Par exemple : Sophie serait-elle plus épanouie si elle pratiquait la sophrologie ? NON. Bien sûr que non. Sauf si elle s'appelait Sophrie. Et Sophrie est un très joli prénom. Il y a des gens qui portent des noms si compliqués qu'il faudrait leur inventer un domaine d'activité qui porterait leur nom. Albert serait un *albertiste* dans ce cas. Une sorte de musicien. Et cela consisterait à crier tout le temps sur les gens en agitant les bras dans tous les sens - comme un chef d'orchestre, en fait. Je pense que je serais capable de faire ce métier aussi. Ce serait assez épuisant à long terme. Mais de toutes manières, je ne m'appelle pas Albert.

Quand je me réveille deux jours plus tard, Emelyne n'est plus là. Son odeur âcre de pourriture imprègne mes vêtements et ma peau. Il est grand temps que je prenne une douche. Je balance mes jeans et mon t-shirt troué dans un coin de la piaule et je me dirige vers les douches collectives en traversant le couloir en slip comme à mon habitude, une serviette de toilette sous le bras.

Il est encore tôt - j'aime me lever avant tout le monde - je considère que c'est un luxe que d'être le premier à voir se lever le soleil ainsi que de pouvoir péter dans les parties communes sans que ça ne choque qui que ce soit.

J'hésite toujours entre les douches des femmes et celles des hommes. Finalement je n'ose jamais entrer dans les douches des femmes et je crois bien que c'est ça qui m'intrigue. Je n'ai jamais besoin d'y faire un grand nettoyage, personne ne s'en plaint alors que de l'autre côté, là où je prends ma douche, c'est tout de même assez sale quoi que j'y fasse pour remédier au problème. Une fois j'avais tartiné le sol de savon et un type s'est ramassé en réussissant presque à se tordre un bras, alors j'ai laissé tomber - façon de parler.

Mais dans les douches des hommes, les vrais, il y a un grand miroir trois places (on peut se caler à trois devant, tout le monde rentre de la tête aux pieds). C'est moi qui l'ai installé pour que chaque matin je puisse pratiquer ma séance de culturisme tout en m'aspergeant de shampoing bas de gamme saveur vanille et karité.

Ce que je déteste, c'est quand je m'en mets plein les yeux. Je ne vois plus rien, du coup je panique et il est assez fréquent que dans un accès de stupidité j'arrive à me cogner contre une paroi et à me casser la figure. C'est précisément dans ces circonstances que je découvre Emelyne accroupie dans le coin opposé de la pièce.

J'essaie d'essuyer mes yeux, et de me relever et de cacher mon intimité si tu vois ce que je veux dire, trop de choses en même temps, du coup je n'arrive à rien et je finis par abandonner.

Un peu d'ordre : d'abord je me redresse, ensuite je me rince la figure, puis je me cache le sexe avec les deux mains qu'il me reste. *"T'as bien raison de vouloir prendre une douche, hein sauf que you are in the showers of the men et les women showers c'est the other way around, kapish ? Ouste ! On a pas besoin de toi ici. Go away."* Je me rends compte que je n'entends

plus l'eau couler. Et même, ce que je viens de dire, je me suis entendu le dire de l'intérieur mais... elle se redresse brutalement et elle avance sur moi d'un pas décidé. Je lui dis "*fais gaffe hein, le sol est glissant, take care not to glisse !*"

Elle ne s'arrête que lorsque son visage est pratiquement collé au mien. Elle pue. Y'a pas, elle pue la mort. J'lui dis "*need shampoo ? Karité and vanilla, smells good, should try*" mais elle ne prend même pas l'eau, tu vois. Et je comprends soudainement pourquoi elle sent si mauvais : l'eau ne l'atteint pas. Et ça mon vieux, on peut dire que ce n'est pas courant comme affaire. Alors je me tiens là, tranquille, les mains sur le service trois pièces et l'autre finit par sortir sa rengaine "*find the murderer*", "*help me*" et cetera, et cetera. Merci pour le vocabulaire ! Ce n'est pas avec des clients comme ça que mon anglais va s'améliorer, j'te le dis.

Bon, vu qu'elle ne va sans doute pas me lâcher avant que j'aie réussi à répondre à sa devinette, j'essaie de remettre en ordre les derniers événements qui se sont produits et auxquels était liée Emelyne. N'y arrivant pas, je commence par me rincer non sans avoir menacé Emelyne, toujours plantée là, que si elle avait le malheur de regarder autre chose que les points noirs sur mon visage, elle risquait de voir le loup.

Ça ne l'a pas fait rire. Je ne sais pas si ça m'aurait fait rire. Ça supposerait que j'aurais d'abord été en tête à tête avec un type en train de se doucher et que moi je serais là tout habillé en face de lui mais je ne prendrais pas l'eau et je regarderais ses points noirs après lui avoir parlé en anglais. Ce qui a peu de chances d'arriver, vu que mon anglais est assez mauvais et que ça ne risque pas de s'améliorer avec le temps si je ne fréquente que des tarés, en particulier des tarés qui apparaissent et disparaissent et cassent de la vaisselle sans savoir s'exprimer autrement que par des phrases de trois mots.

Quand j'ai fini de me rincer, j'essaie de contourner Emelyne pour attraper mon slip et ma serviette. Elle me bloque le passage en faisant les gros yeux. Je fais pareil, pour voir. On reste là un certain temps. J'aime la forme et la couleur de ses yeux. Je n'entends pas l'eau qui s'écoule dans le siphon, je ne vois plus la porte des douches, ni le plafond, ni les murs et bientôt je ne vois même plus le sol quand me vient une idée : "*okay, je vais talk à Suzanne, just to see. Tu lui as foutu les pétoches l'autre jour. Et puis t'as pété plein d'assiettes. Peting the plates, you remember. C'était un indice? That was an indice? J'ai bon ? I'm good ou pas ?*"

J'ai le sentiment d'avoir échappé au pire (mais c'est quoi le pire : c'est d'être à poil avec une fille dans une douche ou bien c'est l'odeur de la fille avec qui tu te trouves dans la douche ?) elle s'éloigne d'un pas tout en gardant son regard fixé sur moi. "*Mais j'y vais seul. Alone. No assiette dans les murs, no cinema, nothing*". Parce que je n'ai pas tout compris à ce qui s'est passé mais clairement ça me gonfle.

Elle fait un deuxième pas en arrière. J'entame un tango pour attraper mes affaires, je décide de porter la serviette en bandoulière façon moine tibétain (je trouve ça classe) et je sors la tête haute et dégoulinante.

Sur le pas de la porte, je croise Etienne le pervers, j'y dis : "*tiens, c'est un truc pour toi ça, tu vas te marrer là-dedans*". Et je le laisse planté, perplexe à l'entrée des douches.

Normalement, je mets des vêtements quand je décide de me rendre chez des gens pour leur parler. Mais, techniquement, je ne sors pas vraiment. Je vais juste visiter quelqu'un dans une

autre chambre de la même résidence. Alors, je me dis qu'une serviette de bain bien portée est amplement suffisant. Et j'arrive devant la porte de la chambre de Suzanne. Je toque à la porte. On répond "non, laissez-moi, pas maintenant". J'entre.

- Mais enfin, qui est là ? Régis ? Dehors ! qu'elle me dit avec une petite voix enrouée.
- Salut Suzanne, dis, *kestavu* quoi au juste dans le réfectoire ?
- Je ne veux pas te parler Régis, laisse-moi dormir, qu'elle dit.
- Ouais. Et donc, c'est la bouffe ou bien ?
- Non Régis. Je ne l'explique pas. J'ai vu quelqu'un qui... (je crois bien qu'elle va se mettre à pleurer)
- Ouais, t'y est là. Je sens que tu y es. Allez ma cocotte !
- Quelqu'un qui est MORT Régis. J'ai vu un fantôme.
- A quoi tu sais que c'est un fantôme ?
- Elle est morte.
- Qui ça ma Suzanne, qui c'est qui est morte ?
- Cette fille que j'ai vue, elle est morte mais ce n'est pas de ma faute !
- Elle n'est pas brune avec un regard sombre et un petit haut noir ton fantôme ? Arrête de pleurer tu m'énerves.
- Comment... comment le sais-tu ?
- Elle ne s'appellerait pas Emelyne ton fantôme ?
- Comment, mais... tu n'étais pas là...
- Je n'étais pas là où ? et surtout je n'étais pas là comment ? Et quand ?
- Il y a trois semaines, avant que tu arrives.
- Elle avait juste envie de manger un morceau dans la cuisine avec Franz, il paraît.
- C'est Albert qui l'a attrapée, ce n'est pas moi ! Je voulais l'aider. Mais il lui a pris ses papiers, le peu d'affaires qu'elle avait et il a dit qu'il allait appeler la police. Elle avait tellement peur. Je voulais l'aider, je te jure, Régis !
- Ah bah ça ne risque pas, vu comme elle sait y faire pour se planquer et disparaître sans arrêt... sauf qu'elle vient me voir tout le temps pour que je trouve son meurtrier figure-toi. T'entends ça Suzy, son MEURTRIER ! Parce qu'elle pense qu'elle est morte, tu vois. Elle pense qu'elle est MORTE ! Mais à mon avis, elle a juste un sévère problème d'hygiène, tu vois.

Suzanne s'est évanouie. C'est quand même pas rien. Dès qu'on la stresse un peu, elle est plus là Suzy. Elle s'endort. J'ai senti que ma serviette allait bientôt se dénouer, je n'ai pas spécialement envie de démarrer ma journée de régisseur-enquêteur mais tout n'est pas perdu. Il suffit que j'interroge mon patron pour avoir le fin mot de l'histoire.

*Easy man*, comme ils disent. *Easy man*. J'ai une piste.

## Episode 6

Je me trouve très en beauté enveloppé dans mon drap de bain rayé multicolore. Le port de cet accoutrement me donne de l'aise dans mes mouvements. Je reçois d'autant mieux les ondes positives que dégage le bonzaï harmonieusement positionné dans le tas de sable du mini jardin zen à l'entrée du bureau d'Albert. Cet endroit déteint sévèrement sur moi !

Un cadre en bois peint en doré présente le diplôme de directeur d'établissement psychiatrique du directeur. Il a sûrement arrêté de jouer au docteur le jour où il s'est rendu compte qu'il y gagnerait davantage à créer une structure au sein de laquelle il pourrait accueillir des marginaux et des illuminés passés au travers des mailles du filet de la société et de ses asiles d'aliénés.

A bien y réfléchir, je ne connais pas vraiment Albert. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait mis un message sur un site de petites annonces sur Internet avec son numéro de téléphone et ça disait quelque chose comme :

RECH H ATF, SAL SEL EXP  
7J/7, LGT FCTION, REPAS GRATIS  
ANGL BN NIV SOUHAITE  
OUV D'ESP EXIGEE  
DISPO TDS, URGT

C'était tout à fait mon profil : je suis un homme, je ne suis pas drôle à faire tout ce qu'on me demande dans la limite de ma bonne volonté et j'en avais clairement marre de dormir dans ma Renault 5 turbo diesel. J'avais fait des petits boulots, pas toujours très réglos, pour des types pas toujours très nets. Si ça ce n'était pas de l'ouverture d'esprit, mon vieux !

J'ai appelé, il m'a parlé en anglais, j'ai rien compris. Je lui ai dit "*J'ai pas parlé anglais depuis des lustres. Did not speak english for very long time, you know ? Habla français ?*" et après un long soupir il a dit calmement : "*je cherche quelqu'un qui parle anglais. Les gens parlent anglais ici*". Ah ! J'étais très fier de ma réponse : "*oui, mais si c'est vous le patron, et que vous parlez français, c'est l'essentiel, non ? Pour le reste c'est simple, je suis disponible, genre le temps d'arriver, et pour le salaire, je suis sûr qu'on va trouver un arrangement*". Il avait l'air moins stressé quand il a dit "*parlez-moi de vos bagages, vos précédentes expériences...*", je lui ai parlé de ma valise à roulettes et de mon sac à dos et de ma Renault 5 qui fait un bruit bizarre au démarrage et dont le pot d'échappement crache de la fumée bleue depuis que j'ai essayé de faire le plein avec de l'huile de cuisson que j'avais emprunté au tenancier d'une baraque à frites. Ça l'a fait marrer au moins cinq minutes et il a conclu par un "d'accord, d'accord. Venez, je vous expliquerai sur place en quoi consiste votre mission au sein de la résidence". Et ça fait une bonne quinzaine de jours que je suis là.

Là, devant la porte de son bureau, ça fait seulement dix minutes à cause de mes relâchements. Je décroche, ça m'arrive régulièrement depuis que j'ai essayé de bouffer toute la pharmacie de Tata Monique quand j'avais quinze ans. Ce n'était pas un acte suicidaire contrairement à ce qu'en disent ces cons de médecins. Je voulais planer. Je voulais *tripper* un peu plus longtemps qu'avec le trichlo. Je voulais défoncer les portes de la perception et voir ce qu'il y avait derrière. Derrière ces foutues portes, ça ne pouvait pas être pire que dans la vraie vie de tous les jours.



Je suis devant la porte de son bureau et j'attends qu'il ait fini sa conversation téléphonique avec je ne sais pas qui. Apparemment il est encore de mauvais poil. Et puis il finit par raccrocher ou bien a-t-il simplement balancé le téléphone à travers la pièce, alors j'ajuste ma serviette de bain et je toque à la porte.

- QUOI ENCORE !
- C'est Régis, que je lui dis gentiment.
- Ah Régis, oui tu peux entrer, je voulais justement te voir.
- Ah bon ? C'est curieux, moi aussi, c'est pour ça que je suis là.
- Peu importe, qu'est-ce que je peux faire pour toi Régis ? Si c'est une augmentation que tu veux, c'est non. Pour le reste je t'écoute.

Merde, j'aurais dû lui demander une augmentation en même temps que le reste.

- Bon voilà, c'est pour parler de ce qui s'est passé dans le réfectoire l'autre jour. Suzanne a fait un malaise parce qu'elle a vu un fantôme, qu'elle dit. En fait, elle a vu Emelyne.

Son visage passe du rosé au blanc sec instantanément. Alors je marque une pause pour scruter son regard, des fois qu'il lui prendrait l'idée de vomir la moussaka d'hier soir. J'avais bien dit à tout le monde pourtant que la moussaka c'est dégueulasse. Même Franz a fini par l'admettre (à l'usure, j'arriverai toujours à lui faire dire ce que je pense). Il a posé à plat ses deux mains sur la table comme s'il allait se lever. J'ai automatiquement chopé la corbeille à papier sur le côté du bureau pour recevoir la moussaka prédigérée (une moussaka normale en fait...). Au lieu de ça, il a pris une grande respiration, puis il a ajusté sa cravate à fleurs sur sa belle chemise rose et il m'a dit :

- Amanda m'a signifié qu'il s'agissait d'un esprit frappeur extrêmement agressif. Tu sais que nous sommes ici dans un très ancien bâtiment il était plutôt prévisible malheureusement que ce type de manifestation se présente. Ta réaction a été exemplaire, Régis.
- Non, mais pas du tout...
- Et elle m'a également indiqué qu'elle t'avait vu absorber l'énergie de l'esprit. C'est ce qui a causé ta perte de connaissance. Mais heureusement Amanda était là pour ensuite chasser l'esprit de ton corps.
- Elle a fait QUOI, Miss Alcoolique anonyme ? Et vous l'avez laissé faire ?
- Amanda est une experte dans tout ce qui a trait à la sorcellerie, au vaudou et elle a même fréquenté un exorciste dans son jeune temps. Sais-tu qu'elle est titulaire d'un doctorat d'histoire des religions ? Elle a publié plusieurs ouvrages sur les cultes funéraires des tribus précolombiennes.
- Ça me fait une belle jambe. En attendant, ce n'est pas un esprit frappeur. C'est Emelyne, et si elle veut la chasser de mon corps ou de où que ce soit, et bah elle a intérêt à se lever tôt. Parce que je vous dis qu'elle est encore là. Tenez, pas plus tard que tout à l'heure j'étais dans les douches et...

Son visage s'est de nouveau figé, je dirais même que tout son corps s'est figé, comme si j'étais en face d'un panneau publicitaire. Je l'imagine assez bien prendre la pose pour un catalogue de fournitures de bureau par correspondance, avec son verre à stylos sa petite règle métallique et son sous-main imitation cuir. Attends un peu, il est au ralenti en vérité. Il bouge tout doucement. C'est là que je me rends compte que les aiguilles de sa montre en or tournent à plein vitesse. Je ne vois pas le temps passer. C'est curieux, je ne vois plus rien à travers la

fenêtre derrière lui. D'habitude, même s'il y a du brouillard, je vois au moins un arbre ou une connerie du genre. C'est tout blanc, un peu comme la tête d'Albert. Et puis il y a cette odeur de mort qui monte. Pareil que quand les toilettes sont bouchés et que les types continuent de chier dedans comme si de rien n'était. Elle pourrait m'expliquer ça, Amanda-qui-sait-tout ?

J'essaie de lui demander ce qui se passe, mais je n'arrive pas à émettre le moindre son. Je voudrais au moins pouvoir finir mon histoire, merde. Et là je me souviens de ce que m'a dit Suzy. Il voulait appeler les flics pour serrer Emelyne. Ce qui est une réaction bizarre de la part d'un patron qui me dit qu'on va "gérer ça entre nous comme d'habitude". Je passe derrière lui, pour jeter un œil à son bureau. Le temps qu'il se retourne je pourrais tout aussi bien décider de lui faire les poches mais bon, j'aime bien ce boulot, on verra ça plus tard. Sur le bureau donc, il y a une pile de courriers sans importance, une petite trousse en cuir clair. Je suis sûr que c'est celle qu'il a depuis ses études à l'université de médecine. Une lampe de bureau chromée avec un petit cadre devant le représentant avec ce qui pourrait être sa famille. Et devant encore, un portefeuille en tissu acrylique rose et blanc à motif Hello Kitty.

Non, ça, ce n'est pas son genre. Il n'est pas très Hello Kitty, Albert. Je l'imagine plutôt en complet anthracite Hugo Boss ajusté sur mesures et un portefeuille en cuir avec des finitions en métal sur les angles. Et peut-être aussi un porte-cartes qu'il sort dès qu'il rencontre des confrères de la confrérie des psychiatres qui tiennent des résidences. Il dirait *"oh, chère Amanda, je suis ravi de vous voir, tenez, prenez ma carte de visite, vous avez vu elle est gaufrée et bicolore, ma chère"*, *"oh mais vous m'en avez déjà transmises trois au cours des deux dernières heures"*, *"ne soyez pas timide, chère amie, plaisir d'offrir, faites-vous une joie de recevoir"*, gnin gnin gnin...

Par curiosité, j'ouvre le portefeuille et je découvre le pot-aux-roses, les deux, roses, pareil : c'est le portefeuille d'Emelyne ! Et justement, en levant les yeux, je la vois debout de l'autre côté du bureau, le visage plissé de colère, et les bras écartés, les mains crispées et les cheveux en broussaille. D'un seul coup, il fait un froid de canard, et je sens un courant d'air violent qui traverse le bureau en renversant ici un vase moche, là une paire de vieux bouquins. Albert toujours au ralenti tourne très lentement sa tête déconfite vers moi, qui suis encore derrière lui. Je comprends alors qu'ils ont sûrement des trucs à se raconter. Vu le tempérament des deux, j'aime autant ne pas traîner ici. Je détale en évitant le grappin d'Emelyne, mais non sans emporter le portefeuille rose. Quand j'arrive à la porte du bureau, la fenêtre vient de s'ouvrir violemment, les carreaux de simple vitrage explosent, la belle étagère en verre se fracasse au sol avec tous les bibelots débiles qui se trouvaient dessus et le lustre au plafond menace de s'effondrer.

J'ai juste le temps d'envoyer à la cantonade "doucement avec la porcelaine, hein ! Et puis la colère ça résout rien !" avant de me faire chasser du bureau par un coup de vent puant et glacé bien envoyé dans les côtes flottantes. La porte s'est refermée sur moi. Mon enquête avance et en plus j'ai réussi à piquer un portefeuille au nez et à la barbe de mon boss !

## Episode 7

Je laisse derrière moi le bureau d'Albert et les cris inarticulés mêlés aux objets brisés (tant pis pour la porcelaine) et je me concentre sur mon enquête. La concentration n'est pas une spécialité locale. J'essaie de réunir les éléments dans ma tête : Emelyne, Suzanne, Albert, le portefeuille rose, le rosé, l'heure de l'apéro, les glaçons dans le frigo de la cuisine de Franz, le sandwich, la moussaka, la corbeille à papier. Les papiers. Ouvrir le portefeuille bien sûr !

Mais pas n'importe où, je dois me trouver un coin tranquille et à l'abri des regards. Je sais : les toilettes. Les toilettes du second étage en particulier, que personne ne veut utiliser parce qu'ils sont loin de tout alors que ce sont les meilleurs WC de la résidence. Situés exactement au-dessus des WC du premier étage, eux-mêmes positionnés précisément au-dessus des WC du rez-de-chaussée, de sorte qu'il est possible, si les trois WC sont occupés, de se chier l'un sur l'autre en cascade !

Un lieu aussi fascinant impose le respect et nécessite un peu de préparation. Je passe par la loge, j'enfile mes jeans les plus potables et une chemise en acrylique rayée rouge sur blanc. Je grimpe les deux étages quatre à quatre, le portefeuille dans la poche arrière du pantalon et j'arrive essoufflé mais ravi devant la porte du petit coin. C'est occupé.

Je cogne à la porte, campé sur mes positions. Interdiction de nuire à mon moment d'intimité tant espéré. J'appelle : "*hé ho, c'est urgent. Vous n'avez pas bientôt fini ? Finish soon ?*". Une voix rauque gronde en écho depuis l'intérieur pour me signifier qu'il y a d'autres toilettes dans la résidence. Je prends une grande respiration, je fais quelques pas en arrière pour jauger l'état de la situation. Elle est dramatique. Je me sens floué et démuni - environ quinze secondes - les yeux rivés sur la porte. Aux grands maux, les grands remèdes. Je m'apprête à enfoncer la porte et à envisager de sortir l'impudent qui squatte mon jardin secret lorsque la porte s'ouvre enfin laissant s'échapper des effluves malodorantes ainsi que le mécréant qui en est à l'origine. Il s'agit bien évidemment d'un type que je ne connais pas, et qui ne se doute sans doute pas du tort qu'il m'a causé. Aussi je décide de lui donner une seconde chance.

Il me jette un regard de travers avant de s'exiler vers des lieux plus cléments où il ne risque pas de croiser mon chemin de nouveau. Et il a tout intérêt à ce que ce soit le cas, cette fois. Qu'importe l'odeur de viande avariée et d'œuf pourri, le temps de la reconquête de mon espace d'expression est venu.

Confortablement assis sur la cuvette préchauffée (il y a tout de même du bon dans cette mésaventure), et non sans avoir préalablement tourné le verrou, j'entreprends l'exploration de la face nord du portefeuille Hello Kitty d'Emelyne.

- Une carte d'identité, confirmation qu'il s'agit bien de son portefeuille. A moins que quelqu'un lui aurait volé sa carte, l'aurait rangé dans ses propres affaires et aurait eu l'idée qu'il serait peut-être utile un jour de s'en servir à des fins peu recommandables ? Non. Au premier contrôle de police, le type se ferait démasquer, c'est sûr !

- De l'argent : un billet de vingt euros, six euros trente en petite monnaie. C'est pas perdu pour tout le monde et ça paiera mes honoraires de détective.

- Une photo déchirée sur laquelle je distingue clairement Emelyne et quelqu'un de déchiré.

- Des tickets de métro de plusieurs villes d'Europe. Sans intérêt.

- Un petit papier plié en quatre avec l'adresse de la résidence, un numéro de téléphone et un nom : SUZANNE. Décidément celle-là n'a pas fini de tout me dire.

Je me relève aussi sec, convaincu d'être sur la bonne piste, la commission attendra plus tard. Je remonte et boutonne mes jeans d'un air solennel et je déverrouille la porte. Personne dans les parages. Il me faut un plan pour que Suzanne ne joue pas à la belle aux bois dormant au bout de trente secondes. Direction la cuisine, je trouve Franz affairé à ses recettes "*un café s'il te plaît ! et que ça saute !*", il me balance nonchalamment "*tu sais où se trouve la machine, Régis*". Effectivement, la machine est précisément en face de moi. Je réponds tout de même à Franz "*tu as de la chance que je t'aime bien, Franz. N'oublie pas que tu me dois des frites. Des FRITES, Franz. Et de la mayonnaise.*"

Ma stratégie est la suivante : triple expresso sans sucre, sans verre d'eau, sans sous-tasse, sans rien du tout. "*Tu vas réveiller un mort avec ça*" me dit Franz avec son air tranquille. "*C'est pour Suzanne. Elle a besoin d'un bon coup de fouet*" que je lui dit, "*et aussi d'un café serré.*" Il s'approche de moi, de toute sa hauteur et de toute sa largeur aussi, comme une sorte de sumotori dégingué et il me tend entre ses gros doigts poilus une petite fleur bleue. "*Mets-y la forme, Régis. Suzanne aime les fleurs*", qu'il me dit avec un sourire de gagnant. Est-ce qu'une fleur peut tenir éveillée Suzanne ? Il me prend pour une quiche. J'y mettrai bien une tarte. Mais ça ne se fait pas de gifler un sumo. J'ai beaucoup de respect pour son surpoids et la dimension de ses biceps.

Je mets la fleur dans un verre à moutarde avec un fond d'eau et la tasse de concentré de caféine sur un plateau en inox. Franz m'interrompt et place une serviette brodée à motif floral entre les récipients et le plateau. "*Mets-y la forme, Régis*" me répète-t-il sur le même ton. D'accord, j'admets. C'est beaucoup plus joli avec la nappe à plateau et le verre à moutarde. "*T'es un mec bien Franz. J'apprécierais que tu penses à mes frites autant qu'à la présentation du café de Suzanne, si tu vois ce que je veux dire*". Et il se marre tandis que je me dirige vers la chambre de Suzanne.

Je toque à sa porte comme le ferait un serveur ou un garçon du service d'étages - enfin j'imagine que ce genre de personnes est formé à grattouiller les portes de chambres sans effrayer les occupants, non ? J'entends un gémissement, "*qui est là ?*", je tente de prendre un ton détaché "*Service d'étage, madame*". En l'absence de réponse, je décide de rentrer en trombe.

- Salut Suzanne. Bien dormi ? Je t'apporte un café, une fleur et une serviette. Tu as cinq minutes à m'accorder ?
- Je n'ai pas demandé de café, dit-elle en fronçant les sourcils, du fin fond de son plumard.
- Ah bon ? Pourtant... FRANZ m'a dit de t'apporter un café. Il pense beaucoup à toi et je crois bien qu'il a le béguin.
- Vraiment, tu crois ? qu'elle dit en se redressant. Elle attrape mon café et renifle la fleur.
- J'en sais rien Suzanne. J'en sais vraiment rien de vos histoires.

Je reste planté là, à la regarder avaler la mixture épaisse et noire jusqu'à ce qu'elle finisse par me demander : "*il y a autre chose que tu dois me dire, Régis ?*"

- J'ai trouvé ton nom et ton numéro de téléphone dans le portefeuille d'Emelyne, dans le bureau d'Albert, qui est maintenant très occupé à discuter avec Emelyne, qui elle-même a l'air particulièrement fâchée.
- Oh mon dieu ! crie-t-elle, les yeux écarquillés.
- Quoi, il est pas bon le café ? C'est pas moi, c'est FRANZ. Maintenant, je voudrais que tu me dises tout ce que tu sais sur Emelyne.
- Oh mon dieu, oh mon dieu, répète-t-elle, les mains malaxant sa tête décoiffée.
- Mais encore, Suzanne ?
- D'accord, je vais t'expliquer. Mais... tu dois comprendre, Régis. Je voulais l'aider. Je ne suis pas responsable pour ce qui s'est produit ensuite.
- Et si on commençait par le début Suzanne, lui dis-je les bras croisés debout au bord du lit à la manière d'un inspecteur de police véreux dans un téléfilm allemand sur fond de musique instrumentale (percussions, xylophone, trompette).

Suzanne déballe tout, et ça dure au moins dix minutes. Elle me raconte comment elle a rencontré la première fois Emelyne à la gare routière de la ville voisine alors qu'elle était en promenade. Emelyne lui avait expliqué qu'elle était étudiante, en vacances, qu'elle remontait d'Espagne où elle avait vécu un idylle sexe-drogue-et-rock'n'roll de trois semaines avec un type qu'elle avait rencontré là-bas, avant de se faire plaquer par son amoureux, un con qui en avait bien profité, et elle n'avait plus tellement d'argent, ni de batterie dans son téléphone pour remonter chez elle, en Belgique ou quelque chose comme ça. Elle faisait plus ou moins la manche, se sentait plus ou moins perdue et sa petite frimousse creusée par la faim, la soif et la fatigue avait ému Suzanne. Elle avait proposé à Emelyne de venir se reposer à la résidence où, pour sûr, elle serait bien reçue par des gens charmants, mes fesses. Elle est arrivée un soir tard et la première personne qu'elle a croisé c'est Etienne, évidemment, dans son atelier de sculpture de nichons à l'entrée de la résidence. Il lui a proposé de se mettre à poil comme il fait avec tout ce qui est plutôt féminin. Suzanne l'a vu dans l'atelier mais n'a pas daigné interrompre l'artiste. Et c'est tout ce dont elle se souvient.

- Est-ce que tu en avais parlé à Albert ? Je veux dire, du truc de l'héberger dans la résidence ?
- Non, je savais qu'il ne serait pas favorable à cette idée. Mais j'aurais pu la cacher dans ma chambre le temps de lui trouver un moyen de rentrer chez elle.
- Et alors ?
- Je suis allée prendre un thé avec Amanda dans le jardin. Et quand je suis retournée la chercher dans l'atelier d'Etienne, la lumière était éteinte. Ils n'étaient plus là. Je l'ai cherché un peu partout sans en parler à personne. Et puis... ce n'est que trois jours plus tard que j'ai appris qu'on l'avait retrouvé morte dans la chambre froide.

Suzanne a commencé à trembler de partout et à grincer des dents. L'histoire m'a semblé crédible, même si la fin est assez confuse et triste. Je l'ai laissé à ses problèmes de tétanie pour reprendre mon interrogatoire avec Etienne le pervers. Emelyne m'attendait à la porte de la chambre de Suzanne. Ses grands yeux noirs m'ont transpercé. Je crois bien qu'elle est morte, pour de bon.

## Episode 8

L'atelier d'Etienne est exactement à l'image de ce qu'on peut attendre de pire d'un atelier d'artiste. On entre par une porte grinçante en bois comportant un simple vitrage sur la partie supérieure. Un des carreaux est fêlé et fixé avec du ruban adhésif. Il est constitué de deux pièces séparées par une porte. La pièce par laquelle on entre est à proprement parler l'atelier où Etienne enrôle des femmes avec des bandes de tissu puis il les barbouille de plâtre et les fait sécher, les moules et les femmes ensemble dans un coin en leur faisant écouter de la musique classique (Beethoven symphonie N°3 ou Richard Strauss Les quatre dernières lieder) suffisamment fort pour qu'elles ne puissent pas vraiment s'exprimer.

L'atelier est plutôt sale, avec des cendriers remplis de mégots douteux éparpillés sur toutes les surfaces à peu près planes et à hauteur d'homme assis. Il y a des sacs de plâtre éventrés dans un coin, sous une table de jardin en plastique blanc sur laquelle traînent des verres en cristal, parce que c'est chic et des bouteilles de picrate.

Dans la pièce de derrière, il y a une espèce de cuisine poisseuse recouverte de plâtre et dont l'usage principal est d'être l'unique point d'eau pour transformer la poussière en plâtre et l'alcool pur en anisette. Il y a aussi des placards et un frigo et ne comptez pas sur moi pour aller fouiller dedans. La simple vue d'Etienne me confirme ce que je ne cesse de proclamer. C'est un vieux pervers dégueulasse qui passe son temps à mater tout ce qui ressemble à une femme, en évitant soigneusement de lever les yeux, trop concentré à reluquer des petits culs et des gros nichons. Il se tient souvent devant son atelier, un sourire ridé tendance moqueur au coin des lèvres, revêtu d'un maillot de corps croûté, d'un bermuda à fleurs, de sandalettes en plastique et orné d'un bandana retenant sa masse capillaire grisâtre et graisseuse. Il se tient là, à regarder passer les gens, et quand il croise une proie potentielle, il tire sur son mégot et dans un nuage de fumée bleue, il aboie des compliments lourdingues. Et généralement, ça marche.

En deux temps trois mouvements, la fille se retrouve happée dans l'atelier, et sans s'en rendre compte, elle finit à poil emballée dans des bandes de gypse pendant une heure. Et pendant ce temps-là, il met sa musique à fond, comme un symbole de victoire je suppose, et il musarde dehors à la recherche d'une nouvelle victime. Comment un type comme ça peut-il être attractif ? Je n'en sais foutre rien. Mais maintenant que je suis pile devant sa porte, et que mon regard croise le sien, symétriquement positionné derrière sa porte, et que nous nous regardons ainsi depuis au moins une demi-heure et qu'il s'est enfermé à double-tour, et qu'il me crie que je devrais de me calmer, et que je ne l'entends pas très bien à cause de Beethoven, et aussi que je deviens sourd, et que Beethoven était sourd, ce qui nous fait un sacré point commun, et que je viens de remarquer qu'il n'est pas tout seul dans son atelier, et que la personne qu'il a plâtré cette fois c'est Sophie-qui-sourit-sauf-aujourd'hui, et que Sophie est une sacrée bonne cliente sans jeu de mots puisqu'il a dû lui refaire le buste au moins cent-quatorze fois et qu'une ambulance klaxonne derrière moi et que l'ambulancier me demande calmement "*C'est bien ici la résidence ? Je viens chercher un certain Albert, crise de démence*" et que je lui réponds "*voyez pas que je suis occupé ? Garez-vous à la deuxième entrée, on l'a attaché à sa chaise de bureau. Vous ne pourrez pas le rater, c'est la seule pièce de la maison qui n'a plus de fenêtre ni de porcelaine*". Et que... j'en étais où déjà ?

- Etienne, que je lui dis, tu vas me dire tout ce que tu sais sur qui tu sais, sinon je t'assure que tu n'auras plus qu'à te plâtrer la figure pour essayer la recomposer dans l'ordre. Je suis sérieux Etienne, tu le sais que je suis sérieux. Hein, Etienne ? Tu vas

tout déballer et en vitesse. Tu le sais que cette porte ne m'arrêtera pas. A l'usure j'arrive toujours à obtenir ce que je veux des portes, c'est comme les êtres humains, les portes, ça s'use Etienne. Est-ce que tu crois qu'une porte est plus solide qu'un être humain, Etienne ? Et si une porte est comme un homme, Etienne, que sont les charnières et la poignée, Etienne ? Hein, que sont-elles Etienne ?

Il me regarde avec ses petits yeux plissés et la bouche entrouverte. Je crois qu'il a compris le fond de ma pensée. Ce qui est déjà un bon point. Un bon poing dans la gueule, oui. C'est la première chose qui me vient à l'idée alors qu'il se décide à déverrouiller la porte de l'atelier. Il fait une dizaine de pas en arrière, et il finit par s'écrouler sur un moulage raté d'une femme ratée peut-être ? Il reste à terre, une main sur ses dents jaunies, en état de choc. Je dis à Sophie de déguerpir. Alors elle se lève d'un bond, et elle se faufile derrière moi, en essayant de ne pas perdre l'équilibre (imagine ce que c'est de courir en étant plâtré du ventre au cou en passant par les bras).

D'un pas léger, je vais éteindre Beethoven et je me sens déjà mieux. La musique a un pouvoir sur moi. S'il avait écouté de la pop music, comme tout le monde, je ne l'aurais pas agressé. Merde. Emelyne nous regarde par le carreau fêlé de la porte en remuant sa crinière.

- Etienne, tu as moulé les nibards d'une fille il y a deux ou trois semaines.
- Bah, oui dit-il en se mouchant les gencives. C'est mon métier.
- Une fille qui s'appelle Emelyne et qui est morte de froid.
- Ah ça, non. Certainement pas.
- Etienne, je vais retourner ton atelier. Ce qui pourrait aboutir bizarrement à ce que je le nettoie et que je le range puisque je ne vois pas l'intérêt d'y mettre un peu plus le bordel.
- Non, pas l'atelier ! Tout mais pas ça. Je vais t'expliquer. Calme-toi Régis. Tu me fais peur.
- Fais-moi plaisir Etienne. Court et précis comme chez le coiffeur.

Etienne a pris une grande respiration et il a commencé à me raconter comment il avait croisé Emelyne à l'entrée de son atelier ce fameux soir. Elle cherchait son chemin, elle demandait après Suzanne. Elle tremblait et semblait totalement désespérée. Il l'a invitée à venir voir son atelier et à prendre un verre. Elle n'avait rien mangé depuis deux jours et il lui a fait manger des chips. Des chips, Etienne, ce n'est pas vraiment ce que j'appelle un repas. Et il a réussi à la convaincre qu'elle devrait se déshabiller pour qu'il la moule dans le plâtre parce qu'elle est la plus jolie des filles qu'il a jamais vu. Il a pris son temps, qu'il dit. Tout en douceur, il n'est pas allé plus loin que de la momifier parce qu'elle aurait pu être sa fille qu'il ne voit plus depuis qu'elle est partie s'installer chez sa mère dans le sud. Il me regarde avec ses yeux de merlan frit et son demi-sourire ensanglanté. Qu'est-ce qu'ils ont tous à avoir des coups de moins bien ?

- Et quand tu l'as démoulée, qu'est ce qui s'est passé ? Suzanne a dit que vous n'étiez plus dans l'atelier et que la lumière était éteinte.
- J'ai vu arriver Albert par la fenêtre. Je lui ai dit qu'elle aurait des soucis avec lui ; qu'il n'aimait pas les visiteurs imprévus. Elle paniquait alors je lui ai expliqué qu'elle pourrait trouver refuge dans ma chambre...
- T'es un sacré pervers Etienne. Un sacré foutu pervers.
- Quand Albert est entré dans l'atelier, elle s'est planquée dans la petite cuisine derrière. Et dès qu'Albert est parti, je l'ai accompagnée à l'intérieur. Je lui ai montré la cuisine,

je l'ai présenté à Franz mais Albert n'était pas loin, alors nous sommes allés jusqu'à ma chambre. C'est elle qui m'a dit qu'elle préférait ne pas rester là. Elle voulait absolument parler à Suzanne. Alors nous avons traversé la résidence, en faisant le moins de bruit possible, c'était drôle...

- C'était drôle Etienne ? C'est toi qui es drôle. Tu es un foutu pervers, Etienne.
- Je l'ai laissée devant la porte de la chambre de Suzanne. Et je suis rentré chez moi. Tu sais, Régis, ils sont nombreux les gens qui pensent que je suis un obsédé sexuel. Mais je ne suis rien de tout ça. Je suis un ARTISTE. C'est mon mode d'expression.

Il se retourne, pose ses mains blanchies au plâtre sur l'établi et il me dit pour conclure son témoignage : "Tu devrais aller voir Sophie. Elle en sait plus que ce qu'elle laisse paraître".

---

*La responsable des activités sportives qui sourit tout le temps porterait-elle le masque de la culpabilité ? Et pourquoi Emelyne ne s'en est-elle pas pris à Etienne ? Comment fait-il pour attirer à lui toutes les gonzesses du secteur ? Est-ce qu'Albert va recouvrer sa santé mentale un jour ? Vous le saurez peut-être dans le dernier épisode de votre feuilleton de l'été !*



## Episode 9

Assis sur les marches du grand hall, j'essaie de mettre en ordre toutes ces informations collectées auprès de mes collègues et des autres résidents. Le mur en face de moi comporte une fissure importante qu'il faudra colmater un jour ou l'autre, à moins que tout ne s'effondre. Il fait encore chaud dehors mais je suis parcouru d'un frisson qui ne paraît pas pouvoir s'arrêter. La canette de cinquante centilitres de Jupiler (maxi format, promotion du jour au supermarché local) est bientôt vide. Le vide que je ressens en pensant à elle, qui est invisible, ou bien simplement que je suis le seul à voir, ou encore qui serait morte, mais ça c'est difficile à croire. Il n'y a que dans les films que les morts se relèvent et généralement ils sont méchants et moches. Emelyne, elle pue, c'est tout. Et elle a des accès d'humeur, comme tout le monde, non ? Comme moi, en tout cas.

Elle s'assoit à côté de moi et pose sa tête sur mon épaule, sûr qu'elle sent le renfermé, je passe mon bras derrière son dos. Sûr qu'elle est gelée. Je regarde le mur, la fissure, le vide que contient la canette, Emelyne et le temps passe à une allure folle. Le vitrier est arrivé et remplace les carreaux de la fenêtre du bureau d'Albert. Des senteurs de friture et de légumes grillés émanent des bouches d'aération de la cuisine de Franz, le bourdonnement lancinant de la musique techno qui parvient de la salle de sport où Sophie donne un cours de step, Amanda vient me voir pour m'informer qu'un psychiatre a donné quinze jours d'arrêt à Albert et qu'il va mieux, Albert, grâce au traitement. Le psychiatre, je n'en sais rien.

Fatalement, nous en arrivons à la fin d'après-midi. Et aussitôt le soir et la nuit et l'aurore. Je reste planté sur les marches avec Emelyne dans les bras. Elle finit par me dire depuis le fond de mon crâne : *"I'll show you now."*

Emelyne se redresse. Je suis courbaturé de n'avoir pas bougé depuis des heures. Elle marche et m'indique de la suivre à l'intérieur. Son pas est déterminé. Je fais de mon mieux, et elle accélère un peu plus à chaque seconde. Si bien que je me retrouve à courir dans la résidence. Elle glisse dans les escaliers qui mènent au sous-sol et aux réserves. Je rate une marche et je la poursuis en faisant des rouleaux.

En bas, elle s'arrête brutalement. Elle se retourne, me dévisage et pointe du doigt en direction de la porte battante des réserves. Je l'entends dans ma tête dire *"ici, regarde"* avec son accent irrésistible. C'est une porte ordinaire et puis je la regarde, elle, qui hoche la tête en souriant presque, de dépit je pense. Je pousse à contrecœur la porte battante. Albert m'avait formellement interdit de venir fourrer mon nez dans cette partie de la résidence. Il n'avait pas confiance, qu'il disait. La confiance, ça se gagne. Il n'est pas là pour un bon bout de temps de toutes manières. Je n'ai qu'à jeter un petit coup d'œil.

Passé un premier sas, une première porte à droite donne sur une petite pièce entièrement carrelée avec un bureau métallique assez bien rangé. Au mur un tableau blanc sur lequel est noté une liste de courses : des kilomètres de papier-toilette, des hectolitres de détergent, des tonnes de dosettes pour machine à café. Ce doit être le bureau de l'équipe d'entretien.

En face, des toilettes, une douche et un lavabo en émail qui fuit. Je les observe un instant et je sens qu'Emelyne est très proche de moi. Sa main de glace se glisse dans la mienne, qui paraît bien vivante en comparaison, et chaude et opaque et poilue. Elle m'entraîne vers la troisième

porte à droite et elle veut que je l'ouvre. Alors que très sincèrement, j'aurais très bien pu rester là en face du lavabo qui fuit. C'est très reposant.

La troisième porte à gauche est pas mal non plus : c'est un bureau joliment décoré. La porte est fermée à clef, mais une petite fenêtre grillagée est aménagée dans sa partie haute. Je connais cette décoration, cette propreté, cette joie de vivre, ce Feng shui, ces crayons à papier tous bien taillés (ils ne doivent pas servir souvent), des images de coucher de soleil et de montagnes et de rivières sur les murs - ça me dégoute. Sans aucun doute, il s'agit du bureau de Sophie. A quoi peut bien lui servir un bureau ? Elle est professeur de sport. Est-ce qu'elle fait une sorte de comptabilité des graisses brûlées par jour et par personne ? Est-ce qu'elle fournit des statistiques comparatives du nombre d'heures passées à méditer par heure et par habitant pour l'INSEE ?

Puis Emelyne me tire sur la chemise. Elle pose ses doigts gelés sur mon visage et me contraint à détourner mon regard du bureau rose. En face, une double porte de sécurité en métal barre le passage avec un écriteau qui mentionne : chambre froide. Elle est étincelante, au sens propre. Emelyne passe au travers de la paroi. J'essaie d'en faire autant. Je me cogne, c'est assez douloureux. Je prends l'initiative d'utiliser les bonnes vieilles méthodes en appuyant sur la lourde poignée en inox. A l'intérieur, l'éclairage est constitué de plusieurs rangées de néons. Il y fait un froid du diable. Emelyne s'est recroquevillée dans un rayonnement près de la porte. Elle semble plus réelle que jamais, la tête contre le mur, les cheveux aplatis sur le visage, la peau nacrée veinée de bleu, les lèvres presque noires et craquelées. Je m'assois dans le rayonnement entre un sac de viande hachée de boeuf et Emelyne. Au frais, j'ai l'impression que je serai plus à même de recoller les morceaux de cette affreuse histoire. Il y a des traces de griffures sur la face intérieure de la porte qui se referme sur nous.

*"C'est bon, j'ai compris. Understood. C'est here que you're DEAD, ah ouais ?"* Merde, je n'avais vraiment pas envie de savoir ça. Je sens l'émotion qui me monte aux yeux - le froid sûrement - et je lui dis un truc que j'ai appris d'une chanson à l'époque où je jouais des reprises avec un groupe de garage : *"i won't let you fall apart"*. Son corps est littéralement congelé mais son fantôme l'anime de sorte que sa tête se dédouble, et sous sa forme spectrale elle me regarde et me sourit. *"It's something i have to do, i was like you, enfin not really hein. Moi je suis alive, enfin je crois, but ce que je mean c'est que... it's heu.. i understand. D'accord ?"* Non, ce n'est pas clair, je suppose. Je suis troublé par sa beauté macabre et par la porte qui est sur le point de se refermer.

Je me rends compte que la porte de la chambre froide va se refermer. Il n'y a pas de poignée à l'intérieur. Je glisse mon bras avant que la porte ne se referme sur nous. Enfin surtout sur moi parce que l'autre elle passe à travers les murs. Je sens que la peau et les muscles de mon avant-bras se compriment comme un ballon de baudruche, puis j'ai le sentiment que les os crissent et plient sous le poids de la porte se refermant. Toutes ces années passées à m'alimenter en grande partie de produits laitiers, de charcuterie et de frites m'ont permis de sculpter ce corps adipeux soutenu par un squelette extrêmement résistant. Je pense bien que mon bras est cassé malgré tout. Puisqu'il forme un S maintenant. J'arrive à repousser la porte et à m'extirper de la chambre froide.

*"But you know, Emelyne.. Même si je trouve celui qui t'a enfermé ici, ça ne va pas te faire come back. Return. Hein."* On entend au loin le grincement de la porte battante des réserves. Quelqu'un approche. Je retiens une montée de larmes. Il était utile ce bras. Dans le couloir, la personne que j'ai entendu arriver, c'est Sophie. Elle tient une lampe torche à la main, alors

qu'avec les loupottes d'indication des sorties de secours on voit très bien, et elle ne trouve rien de mieux à faire que de me coller la lumière dans la tronche. Elle m'éblouit, je lève le dernier bras qu'il me reste pour me protéger les yeux, et elle dit : "Ah Régis, tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu n'as pas le droit de traîner dans ce couloir. Tu es blessé ? Oh, ça a l'air sérieux, montre-moi..." Je reste planté au milieu du couloir et avant qu'elle ne soit trop près, j'y envoie :

- Qui a accès à ce couloir, à part l'entretien ?
- Et bien..., elle se fige à deux pas, Albert, Franz et moi.
- Alors lequel de vous trois l'a enfermé là-dedans ?
- Personne ne l'a enfermé Régis. Personne ne savait qu'elle était là. Lorsque Albert l'a attrapée à l'entrée de la cuisine, il lui a passé un savon, elle pleurait beaucoup, elle était terrorisée. Et puis il l'a menacé de la livrer à la police, il l'a traité de voleuse et d'espionne. Tu sais, Albert est si méfiant avec les étrangers...
- Elle est morte de froid, en grattant les murs de la chambre froide. ça a pris des heures avant qu'elle ne se transforme en sorbet à la viande. C'est la chambre froide de Franz, n'est-ce pas ? Alors..
- Franz est celui qui a ouvert la porte, le lendemain matin, m'interrompt-elle, c'est le premier à l'avoir vu morte. J'étais derrière lui, parce que dès que je l'ai vu arriver dans le couloir, je lui ai dit..
- Qu'est-ce que tu lui as dit, exactement ? que je lui demande en m'approchant lentement.
- Je l'ai prévenu que j'avais entendu du bruit la veille et je pensais qu'il y avait des rats là-dedans.
- Dans la chambre froide ?
- Oui, dit-elle les yeux rougis par la honte sans doute. Franz ne m'a pas laissé regarder. Il a insisté pour que je demande à Albert de venir, pour savoir ce qu'on allait faire.

Je sens un courant d'air me traverser et se glisser dans mes veines, dans ma tête, c'est très étrange. Je me sens léger et un peu absent, comme après la première bière du matin. Ma bouche continue d'émettre des sons sans que je ne puisse plus rien y faire.

- Il l'a menacé de l'enfermer dans une dépendance de la résidence le temps que la police arrive. Mais il n'est pas comme ça, Albert, il voulait juste qu'elle ait la peur de sa vie pour qu'elle ne revienne plus jamais. Il la tenait fermement au niveau de l'avant-bras, elle s'est débattue, à bout de force, elle a couru dans les couloirs en espérant trouver un endroit où se cacher. Elle est descendue ici et elle s'est dit que la chambre froide, ce serait une bonne cachette. Elle s'est assise dans le rayonnage, au droit de la porte, qu'elle a gardé entrouverte pour voir ce qui venait dans le couloir sombre et désert. ça a duré une demi-heure, pas plus, avant qu'elle ne s'endorme épuisée. Quelqu'un est entré dans le couloir, provoquant un courant d'air et la fermeture de la chambre froide. Le claquement de la porte l'a réveillée, mais elle était dans l'obscurité totale, et le froid s'intensifiait. Elle a hurlé de toutes les forces qui lui restaient, elle t'a entendu quand tu es entrée puis que tu es sortie de ton bureau. Quand tu t'es arrêtée devant la porte de la chambre froide, et que tu as dit "*il y a quelqu'un ?*" Elle t'a entendu appuyer sur la poignée de porte, elle a entendu le mécanisme de la porte se déclencher mais... pas assez pour que la porte s'ouvre. Et puis elle n'a plus rien entendu du tout. Elle ne voyait plus rien du tout. Elle a eu une pensée pour Suzanne qui lui avait dit qu'elle serait en sécurité à la résidence, elle en a voulu tellement à Albert, qui ne la

comprenait pas, qui n'avait pas de pitié. Mais ce n'était pas eux qui l'avaient tuée. N'est-ce pas Sophie ?

Sophie ne bredouille même pas un seul mot. Elle est tétanisée en face de nous, de moi, d'Emelyne dont je peux presque ressentir le moindre mouvement dans mes viscères. Emelyne m'ordonne de me saisir de Sophie. Je lui dis que ça ne la fera pas revenir. Elle me dit qu'elle m'emmerde. J'ai attrapé Sophie à la gorge avec mon bras valide. Emelyne a pris possession de mon autre bras et a ouvert la chambre froide provoquant le déchirement de ce qui me restait de muscles valides entre le coude et la main.

Sophie est tombée lorsque je l'ai jetée dans la chambre froide. Le temps qu'elle se relève, j'ai refermé la porte. Je me rends compte que je viens de faire une énorme connerie. Il est encore temps de la sortir de là.

Je dis à Emelyne : *"non seulement you will not return because you do what because you are dead to other, but en plus that make me un meurtrier, poulette. Que moi je trouve que la morale de l'histoire, elle pue des fesses. Smell shit. En plus, if you are logique, then elle revient, return like you et then put me in the chambre froide as a revenge of the dead. So it is complètement con."*

Emelyne a l'air à la fois furieuse et désespérée. Quelque chose que seuls les fantômes savent interpréter simultanément je pense. Mais je sais que j'ai raison. Et j'arrive toujours à l'usure à faire dire aux autres ce que je pense.

J'y ai dit aussi, mais c'est personnel : *"Emelyne, it is thank to Sophie que i know you. And all that story, everything tout ça, les trucs bizarres, la porcelaine par terre, l'enquête, l'angoisse et le temps qu'on a passé ensemble, i think that i love you as you are now. More than as you were normalement. Because you are encore plus... je sais pas moi, la femme of my life."* Ma plus belle déclaration d'amour, la première.

Je me la pète un peu parce qu'elle m'a embrassé, direct. Et pendant qu'elle frottait sa langue morte sur mes dents, j'ai rouvert la porte de la chambre froide et Sophie s'est sauvée en appelant aux secours. J'ai regardé Emelyne et je lui ai dit en la serrant contre moi :

*« T'inquiètes pas, Emelyne. Ils vont me foutre dans une cellule et me gaver de médocs. Tu pourras bien apparaître et disparaître tant que tu veux, je ne te calculerai même pas tellement ils m'auront chargé. Et puis, ils se rendront compte que je ne suis pas déglingué, et ils auront besoin de la chambre. Je connais l'histoire, tu sais, ils vont me mettre à la rue. J'ai l'habitude. Et après on sera plus que tous les deux. Tout ce que je te demande, c'est de m'attendre. T'es la première fille avec qui j'ai pu avoir une relation à peu près paranormale. Tu es la meilleure chose bizarre qui me soit arrivée. Je crois que je t'aime, Emelyne ».*

FIN